



HAL
open science

Langue unique, langue inique

Yvon Pesqueux

► **To cite this version:**

| Yvon Pesqueux. Langue unique, langue inique. Doctorat. France. 2016. cel-01325250

HAL Id: cel-01325250

<https://shs.hal.science/cel-01325250>

Submitted on 2 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yvon PESQUEUX

CNAM

Professeur titulaire de la Chaire « Développement des Systèmes d'Organisation »

292, rue Saint Martin

75 141 PARIS Cedex 03

France

Téléphone ++ 33 (0)1 40 27 21 63

FAX ++ 33 (0)1 40 27 26 55

E-mail yvon.pesqueux@lecnam.net

Site web lirsa.cnam.fr

« Langue unique, langue inique »

... dans la mesure où elle conditionne la pensée¹)

2 arguments :

¹ C Hagège, *Contre la pensée unique*, Odile Jacob, Paris, 2012

- **l'un politique autour de violence et consensus**
- **l'autre épistémologique quant au statut de la langue utilisée**

L'approche ne sera ni post coloniale (les langues des puissances coloniales vivent au gré des croissances démographiques – l'Afrique comme continent majoritairement francophone à horizon 2025 car la France fut une puissance coloniale) ni en suivant l'argument de l'impérialisme – un impérialisme américain ici). L'approche sera essentiellement politique au regard de la corrélation de l'anglais comme langue dominante et de l'extraordinaire croissance de l'enseignement du management). Il ne s'agit donc pas d'une critique de l'anglais.

I. Violence et consensus

De l'*acrasia*

Le dissensus est un concept philosophique qui se situe au centre de la pensée philosophique de J. Rancière² qui argumente que le seul consensus fondateur de la démocratie est celui du dissensus car il autorise la protestation, l'opposition. Il identifie « consensus » et « police », c'est-à-dire un ordre politique de l'en-régimentation, du contrôle et de la répression. Le raisonnement politique d'ordre pratique au centre du consensus est la concrétisation d'une forme d'*acrasia* et de défaite de la pensée par le choix d'une option d'ordre inférieur au lieu et place d'un choix libre.

Rappelons que la notion de consensus caractérise la substance politique de l'Union Européenne et de ses directives en matière de politique éducative comme il en est question dans le processus de Bologne. Ce consensus repose sur l'idée de principes rationnels en matière d'enseignement supérieur, mais cette rationalité n'est-elle pas plutôt de l'ordre de l'apparence. N'est-elle pas fondatrice d'une dystopie ?

Rappelons aussi la corrélation entre la violence totalitaire et la référence à des valeurs « ultimes » : homme nouveau, société juste, paix, prospérité, sécurité sont des termes de la répression. Le populisme s'est toujours référé à des valeurs idéalisées pour nier l'humanité des *outsiders*. Rappelons brièvement quelques valeurs ultimes du « moment libéral »³ - marché, liberté (économique), responsabilité, performance, efficacité, etc. – valeurs mises en exergue pour masquer l'intolérance et la cupidité. Faut-il rappeler l'usage généralisé du discours de type éthique par les dirigeants d'entreprise, usage qui, dans son appel au consensus, se dispense la plupart du temps de leur mise à l'épreuve.

² J. Rancière, *Aux bords du politique*, collection « folio – essais », Paris 2004

³ *Moment libéral et entreprise (la fin d'un dogme)* – www.boostzone-editions.fr, collection « essai », 2013

Je pose l'hypothèse que ces valeurs sont le masque des relations de « domination – soumission » au regard de la mise en avant des notions qui tournent autour de la valeur de marché comme meilleure référence possible. Dans l'idéologie de l'*homo liberalis*, la solidarité, l'empathie et la générosité sont des erreurs.

L'*acrasia* dont il est question ici se distingue de la faiblesse de la volonté qui sert de référence en psychologie sociale et dont on rappellera qu'elle est issue d'une manipulation et de l'analyse des relations inhérentes à un monde de relations interpersonnelles. L'*acrasia* résulte d'un choix délibéré de la solution la plus mauvaise par celui qui la prend.

La recherche universitaire construit ainsi sa dépendance en acceptant le remplacement d'une communauté de discussion par la domination d'une langue et d'un classement de revues dans lesquelles cette discussion est absente au profit des « collègues invisibles » des comités éditoriaux.

Cette situation de violence est indéniablement un mauvais choix ayant conduit à la construction et à l'usage des indicateurs qui le valide : la mesure du nombre d'articles publiés dans ces revues et la construction et des index correspondants. C'est ainsi que se trouve anéantie la liberté intellectuelle au nom d'une économie et d'une société du savoir. Les « enseignants – chercheurs » sont ainsi devenus les subalternes de ces mesures, les opposants à ce système étant tout simplement exclus.

Il en va de même des projets de recherche, amont de la publication. Ceux qui n'entrent pas dans le moule idéologique des valeurs de référence signalées plus haut ne sont tout simplement pas financés et les publications correspondantes ne peuvent avoir lieu (cf. l'absence de recherche sur les organisations de l'économie informelle en Europe qui occupent pourtant une place importante dans nos sociétés – 15 à 20 % de l'activité économique en Allemagne et en France, 25 % en Espagne par exemple, et le tout sur un *trend* croissant).

Les promotions sont attribuées aux tenants de la « science dure », référence majeure du classement des revues alors que leurs fondements méthodologiques sont fortement discutables. Les études quantitatives sur l'obscur *leadership* sont légion alors que celles qui portent sur l'exploitation sont indésirables. La nocivité des grandes organisations et de ce qui s'y passe est tout simplement un tabou.

L'Université devient le lieu de la gestion d'un portefeuille d'activités où la publication dans de telles revues constitue un des éléments du *mix* vendus à ses « clients ». L'esclavage qui en découle est lié à la conformité attendue en termes de comportement pour obtenir titularisation et promotion, en totale dépendance des « enseignants – chercheurs ». L'esclavage économique s'est ajouté au contrôle bureaucratique au nom du développement et de la marchandisation du « capital humain » validés par la présence des publications dans ces revues. L'« enseignant – chercheur » doit trouver le moyen de rester employable à tout prix, au nom de la compétition académique, en utilisant une langue qui n'est généralement pas la sienne.

Les administrateurs des Universités, les « enseignants – chercheurs » et les étudiants semblent y avoir trouvé un consensus. Chacun s'accorde sur le fait que le seul modèle possible est celui de l'Université capitaliste. Chaque département mesure ses classements et le montant des fonds de recherche acquis constitue le facteur clé de succès.

Il s'agit d'accepter d'être ainsi contrôlé sur le nombre d'articles paru dans les revues à comité de lecture. L'Université est ainsi devenue un lieu de l'*acrasia*. Et pourtant, en restant platonicien, une institution de la connaissance n'est valide que si elle sait ce qu'est la connaissance et qu'elle le démontre par ses actions. Ses buts, ses moyens et son contrôle sont ainsi gérés, pour ce qui est des publications, au regard de ce qui vient d'être décrit.

La dimension politique de la faiblesse de la volonté et la question d'un totalitarisme à visage humain

Hanna Arendt a développé dans de nombreux ouvrages, mais surtout dans *Les origines du totalitarisme*⁴ la thèse que le totalitarisme est lié à la négation de la vie c'est-à-dire une situation dans laquelle la vie humaine est considérée comme n'étant pas pertinente au regard du idéologique, avec cet argument de la « langue unique – langue inique », n'est-il pas question de totalitarisme à visage humain au regard de la déqualification du travail des « enseignants – chercheurs » qu'il induit. Chez H. Arendt, le déclin de l'Etat nation et l'exacerbation du nationalisme vont de pair avec la faiblesse de la volonté. Le pouvoir autoritaire bénéficie de la faiblesse de la volonté et entraîne le déclin de la sagesse pratique.

⁴ H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, 3 tomes, Seuil, collection « Points », Paris, n° 307, 356, 360

C'est ainsi que prospèrent, dans les catégories du managérialisme, la généralisation des *benchmarking*, le *stress* de la référence aux *best practices*, la suprématie de la référence à l'expertise. La primauté de la normalisation et des règles de comportement qui en découlent construisent une doctrine consolidée par la généralisation des audits et assurent le développement d'une « libéral-bureaucratie ».

Pour H. Arendt, la possibilité d'agir ensemble ne peut être possible que dans le cadre d'institutions offrant les conditions d'une discussion. Et c'est en cela que le totalitarisme du « moment libéral » ressemble à celui qu'elle a décrit. L'« Homme nouveau » du « moment libéral est celui qui triomphe dans la concurrence mondialisée de l'expertise. L'« Empire » d'après M. Hardt and A. Negri⁵ est un ordre légal issu du marché mondialisé.

La perversion sadomasochiste de la « domination – soumission »

La substance sado-masochiste de la domination a été reliée au totalitarisme nazi. « Les attitudes fascistes dérivent (et trouvent leur justification) par la façon dont se mettent en place les situations de contrôle, le comportement de soumission, les efforts insensés et le fait d'endurer la souffrance. Elles de réfèrent à deux états apparemment opposés : l'égoïsme et la servitude. Les relations de domination et de mise en esclavage prennent des dimensions d'apparat : le rassemblement de foules et la transformation des personnes en objets avec la multiplication de la répétition des choses et le regroupement des « personnes – objets » autour de figures toutes puissantes. La dramaturgie fasciste se trouve centrée sur des transactions orgiaques entre des forces toutes puissantes et leurs marionnettes, revêtues et montrées le plus souvent possible »⁶. C'est aussi de cela dont il est question avec les publications et l'identité établie entre leur langue et leur classement et le phrynéisme qui lui est associé. C'est ainsi que vaut la censure quant au mauvais usage du pouvoir où l'exploitation et la corruption ont été légalisées. L'évasion fiscale (l'optimisation fiscale) , l'apologie de l'inexistence d'un salaire minimum sont par exemple institués et valorisés comme objets de recherche. Les dirigeants, hommes ordinaires aux rémunérations extraordinaires sont célébrés au nom de leurs exceptionnelles compétences dans le cadre des rhétoriques comptables de la performance.

Le sadomasochisme institutionnalisé de la domination de l'économie de marché va de pair avec la faiblesse de la volonté. L'*acrasia* qui la fonde au nom du consensus conduit

⁵ M. Hardt & Negri T., *L'Empire*, Exils, Paris, 2000

⁶ Susan Sontag "Fascinating Facism" in *Under the Sign of Saturn* (1980) New York: Farrar, Straus, Giroux.

à bloquer les logiques d'égalité, de justice, d'équité, de liberté et de solidarité. La recherche se trouve construite sur des logiques de standardisation conduisant à la prolifération d'articles publiés au nom du très sadomasochiste slogan du *publish or perish* dans des revues qualifiées de scientifiques au nom des procédures normalisées de soumission et de publication. C'est ce qui conduit au registre de la « *fast science* » sur la base de textes de 20 pages édités dans ce jeu de la « domination – soumission ». Et c'est bien ce qui limite voire anéantit toute critique sauf, elle aussi, normalisée et favorise les études quantitatives sur la base d'échantillons invérifiables par rapport à des études approfondies, les accréditations allant dans le sens de la réduction de l'autonomie des lecteurs. L'« enseignant-chercheur » se doit d'être politiquement correct. Le curriculum caché des « enseignants chercheurs » non titulaires conjugue peur et dépendance. Le totalitarisme opère en excluant ceux qui tentent d'échapper à ce jeu social. Leur emploi, leur niveau de salaire et leur position sociale en dépendent. L'exercice des citations construit à la fois un processus de flatterie et de conformité. Le groupe dominant dispose de tout le pouvoir nécessaire pour se reproduire et pour contrôler ce système, le tout légitimé par les procédures d'accréditation.

II. Le statut de la langue utilisée

Mais faisons maintenant un détour en nous intéressant à la nature des discours en commençant par la notion de dialecte :

- Le dialecte est à la fois la forme régionale d'une langue mais aussi un ensemble de parlers qui présentent des particularités communes et dont les traits caractéristiques dominants sont sensibles aux usagers. C'est en cela qu'il est question d'un dialecte propre aux sciences des organisations.
- Mais le dialecte prend sens aussi, comme on vient de le voir dans la deuxième partie de la définition, au regard de la logique des sociolectes, c'est-à-dire la langue et le vocabulaire d'un groupe social et donc d'un champ de savoir au sein de laquelle on distingue :
 - le technolecte : langue et vocabulaire d'un groupe technique, d'une technologie – la langue des sciences des organisations,
 - l'interlecte : la langue, le vocabulaire partagé, commun à des groupes utilisant des langues différentes – l'anglais ici,
 - le basilecte : la langue, le vocabulaire dévalorisé (que l'on retrouve, par exemple, dans les études créoles, à propos de situations plurilingues inégalitaires) – ce qui n'est pas en anglais ici ; le basilecte en bas vaut en hiérarchie avec le mésolecte au milieu - l'anglais « globish » des

publications - et l'acrolecte en haut – l'anglais des auteurs dont c'est la langue maternelle.

Pour compléter le tableau, n'oublions pas l'analecte qui se définit comme étant le fait de rassembler des fragments choisis d'un ou plusieurs auteurs, comme il sied dans l'écriture d'articles qui vaut dans le jeu social du *publish or perish*, jeu qui conduit aussi à une tension venant opérer entre langue véhiculaire (*bridge language*), venant en quelque sorte imposer une forme de normalisation linguistique (l'anglais ici) et langue vernaculaire (où l'on revient au sociolecte et au basilecte des langues locales). Alors, dans *quid* de la langue (« langue unique – langue inique » dans la mesure où elle conditionne la pensée ?⁷).

N'oublions pas non plus la dualité de G. Orwell dans 1984 entre « ancilangue » et « novlangue », « novlangue » qui se construit par affaïssement du contenu conceptuel de l'« ancilangue ».

L'écrit ne pose pas la question du genre (récit, pièce de théâtre, poème, statistiques, équations, etc.) mais celle du langage et de la parole utilisée pour traduire l'expérience perçue, expérience qui se situe au cœur d'un « monde ». Tous les processus (récit, fiction, autobiographie, *storytelling*, appareillage mathématique, etc.) sont à la fois constitutifs des genres littéraires et scientifiques mais aussi de la transformation que l'on espère voir déformer le moins possible. L'objet du récit n'est pas la réalité mais le réel et, en cela, tout récit est dangereux dans la mesure où il assigne une place à l'observateur, porteur du récit aussi bien qu'au lecteur, son récepteur. Il est donc bien ici question de construction du monde⁸, construction où l'usage d'une langue unique pose question.

⁷ C Hagège, *Contre la pensée unique*, Odile Jacob, Paris, 2012

⁸ A. Solé, *Créateurs de mondes. Nos possibles, nos impossibles*, Editions du Rocher, collection « transdisciplinarité », Monaco, 2000